

J'ai vu...



FOP 47

Le retour des rapatriés d'Allemagne : La grand'mère paralysée et son petit-fils



GUYNEMER EN EST A SON 30^e AVION. — AUTOUR DE LUI, SES VICTIMES

Nous donnions récemment, ici même, deux instantanés du plus sympathique de nos "as" à l'occasion de sa 24^e victoire. Et voici qu'en moins d'un mois, il a livré encore 15 combats nouveaux et abattu 6 avions ennemis. Se rend-on compte de ce qu'un pareil résultat implique d'efforts, d'énergie et de mépris de la mort chez ce jeune

homme de vingt ans qui pourrait, depuis des mois déjà, se reposer et dormir sur ses lauriers ? Le voici photographié devant une de ses victimes descendue après un rude combat. Qu'on regarde ce visage où se lit, avec l'imperceptible orgueil du triomphe, le respect de l'ennemi mort dans un loyal combat. C'est celui d'un modeste et d'un héros.



LE DRESSEUR D'AIGLES A SALONIQUE

Comme les fauconniers des vieux âges, ce major anglais tient dans son poing, ganté de cuir rude, un aiglon royal qu'il a capturé dans son aire. Ce roi du ciel — qui l'eût cru? — est devenu si peu farouche et si familier qu'il laisse, sans en prendre ombrage, lisser ses plumes fauves. Souvent, hanté sans

doute par la nostalgie des cimes où il naquit, il part pour de longs vols et se perd dans la nue. Ses absences durent parfois de quatre à cinq jours. Après quoi, un beau soir, il vient, heureux, reprendre sa chaîne dorée auprès de celui que ses camarades ont décoré du beau surnom "Le dresseur d'aigles".

UNE FEMME DE FRANCE

... C'étaient deux soldats un peu gais. Ils avaient une discussion avec la patronne d'un grand restaurant où ils avaient mangé une omelette et bu un litre de vin. La patronne leur présentait une addition trop salée pour leurs moyens. Ils protestaient avec un entêtement de jeunes campagnards habitués au prix des choses et qui ne veulent absolument pas se faire écorcher. Ils répétaient avec obstination : « Ce n'est pas la peine d'avoir été se faire blesser là-haut pour se faire arranger ici ! » et la limonadière, rouge et tenace, répondait : « Il ne s'agit pas de vos blessures, il s'agit de mes œufs et de mon vin ; vous les avez pris, il faut les payer ! »

La foule écoutait, avec grande indifférence : le prix en ces temps de vie chère était normal, et les soldats étaient peut-être bien bruyants. Un vieux monsieur, médaillé de 1870, s'approcha et pensa servir d'arbitre.

— Voyons, mes enfants, voyons ! il ne faut pas vous disputer ; montrez-moi cette addition... Il discuta à peine le prix des œufs, il approuva celui du vin, du café, de la goutte :

— Vous n'auriez pas dû prendre de goutte ; quand on est blessé ce n'est pas raisonnable...

— C'est justement parce qu'on est blessé, répondit l'un ; on a besoin de se refaire...

— Si ce n'est pas nous qui pouvons boire la goutte, qui c'est qui aura le droit ?... fit l'autre.

La foule ricana :

— Vous verrez ça après la guerre !... reprit le premier, un petit qui rageait déjà.

Les civils ont horreur des menaces ; ils se dispersèrent ; seul le vieux monsieur s'entêta.

— On peut vous diminuer quatre sous... Voulez-vous qu'on vous diminue quatre sous ?

— Pourquoi donc qu'on leur diminuerait quatre sous ? répliqua la cabaretière entêtée. C'est-il vous qui les paierez ?

La discussion menaçait d'être interminable ; la commerçante parlait d'envoyer chercher les gendarmes, ce qui aurait pu être désastreux, car on pouvait gager que les deux poilus s'étaient évadés de leur hôpital sans permission régulière. Et c'est à ce moment qu'une dame de cinquante ans, le visage encadré d'un grand voile de crêpe, s'approcha : « Donnez-moi l'addition ! » dit-elle simplement, et elle payait.

Les soldats la regardaient avec de l'étonnement et une espèce de gêne. L'aubergiste murmura : « Faut bien que tout le monde gagne sa vie ! » et le vieux monsieur, qui gardait sa civilité dans les circonstances les plus délicates, se confondit en remerciements.

— Rien n'est plus naturel ! dit la dame qui se perdit parmi les curieux revenus après m'avoir dit :

— Mes trois fils ont été tués à la guerre !

♦ ♦ ♦

Je vous ai regardée partir, madame, portant toute droite votre douleur ; je vous ai suivie des yeux et je suis allée vous voir le lendemain. Quelle belle leçon n'ai-je pas prise en vous écoutant ! quelle douceur dans votre accueil, quelle admirable

résignation dans votre affreux chagrin...

J'ai compris à ce moment que c'était vous et vous seule qui étiez la parfaite incarnation de la femme française et je voudrais avoir du talent pour présenter aujourd'hui votre image exemplaire !

♦ ♦ ♦

... Non, madame, me dit-elle, mon chagrin ne m'a pas accablée, prostrée, anéantie. Tout ce qui pouvait être sensible en moi a subi le plus atroce déchirement : mais jamais je n'ai désespéré, vous entendez, madame, parce que je suis sûre qu'ils me veulent ainsi ; parce qu'à trois braves enfants, morts sans faiblesse, il faut ce que la maternité offre de plus douloureux : le sacrifice consenti pour quelque chose de plus grand et de plus noble. Oh ! je ne suis pas la mère des Gracques ; je n'aurais pas pris mes fils par la main pour les conduire sur les champs de carnage. Mais j'aurais été indigne d'eux si j'avais montré ma détresse lorsqu'ils sont partis... Vous voulez connaître leur histoire, leur si courte histoire, et je ne vous parle que de moi. Écoutez-moi, madame, et surtout ne croyez pas que ce soit une cruauté de votre part de me faire raconter leur mort. Non ! c'est parler encore d'eux, c'est... c'est, comment dirais-je, comme si j'allais prier sur les petites tombes étroites de Lorraine, de Verdun ou de la Somme sur lesquels je n'ai pas pu encore m'agenouiller...

Le premier, le plus jeune, Maurice, est tombé le 27 août 1914, en Lorraine. Il était sergent ; son régiment venait en renfort pour contenir l'ennemi ; c'est ce qu'on m'a dit. On a envoyé mon fils avec cinq hommes pour tâcher de voir si un hameau, dont les maisons brûlaient, était encore occupé. Aucun des six n'est revenu, mais la nuit des soldats de sa compagnie ont ramené le corps de mon fils qu'ils avaient trouvé près d'un fossé, à l'entrée du village. Ils ont enterré le petit cadavre dans un cimetière et je sais que sa tombe est intacte : ce sera mon premier pèlerinage le jour où l'on m'autorisera à aller jusque-là ; j'ai appris sa mort après cinq semaines d'angoisse et d'inquiétudes mortelles. Brusquement j'en ai connu la nouvelle, et il a fallu que je la fasse connaître aux autres, à René, à Jacques, qui se battaient.

Ils ont été admirables, ils m'ont envoyé les lettres les plus douces et les plus fortes, ils m'ont écrit que jamais ils ne me quitteraient... Pauvres petits ! René a été frappé d'une balle en plein cœur, à Verdun, il y a tout près d'un an et l'autre, l'aîné, Jacques, est tombé en vainqueur le premier jour de l'offensive de Picardie...

Ah ! madame, comme je l'aimais celui-là, sans frustrer les morts de la tendresse que je leur gardais. Quand j'ai su sa mort, tout de suite, par une lettre de son commandant, il m'a semblé que je mourais à mon tour, frappée là, en pleine poitrine, tordue d'une douleur physique, étouffant de sanglots qui ne voulaient pas sortir. J'ai trouvé la lettre en rentrant chez moi ; je l'ai ouverte dans l'escalier... Comment pouvais-je me douter... deux lettres de lui m'étaient parvenues la veille... j'ai décacheté l'enveloppe sans arrière-pensée et j'ai lu... non, je n'ai pas lu, j'ai cru lire... Je me suis effondrée sur les marches en poussant un hurlement...

J'avais trois fils... trois ! et ils sont morts tous les trois... c'est affreux !

Je me suis retrouvée dans mon lit, des amis, une vieille cousine près de moi ; on me surveillait, on avait peur que je me tue ! Non ! non ! il faut que je vive à cause d'eux ; vous comprenez ?... parce que je veux que les trois frères reposent dans le même tombeau, près de moi, pour que plus tard j'aie tous les jours près d'eux, jusqu'au jour où moi-même... Et puis, n'ai-je pas un devoir ? je le sens obscurément. En mourant, mes trois fils ne m'ont-ils pas laissé une mission... Laquelle ? Mais il semble qu'en chaque soldat je les revoie avec leurs belles têtes droites et simples, il me semble que ce sont des camarades à eux qui pourraient me parler et me dire une fois encore comme ils sont morts...

Si vous pouviez savoir comme je les aime tous, sans jalousie, comme je souhaite aux autres mères de retrouver leurs enfants, comme je voudrais avoir la certitude que c'est ma douleur qui a acheté un peu la victoire et que, dans tout le bonheur de la terre, plus tard, il ne faudra pas oublier les miens qui sont tombés si simplement, pour ça !

Et dire qu'il y a des gens qui disputent à ceux qui se battent le droit d'être comme ils sont ! Ah ! ceux-là n'ont pas vraiment souffert, car ils sauraient que les pires douleurs ouvrent dans le cœur des mères une source infinie d'amour...

Mais je vous dis tout cela, madame, pêle-mêle ; je fais des phrases bêtes, moi qui ai presque perdu l'habitude de parler, et puis, mes pauvres histoires doivent bien inutilement vous attrister... Vous ne pouvez pas les aimer, vous ne les avez pas connus... René... Maurice... Jacques...

♦ ♦ ♦

C'est à ce moment seulement que ses yeux se noyèrent de larmes, elle voulut les contenir, mais elles étaient trop nombreuses et trop belles ; je m'inclinai vers ses longues mains pâles pour les baiser avant de la laisser avec sa noble douleur et ses souvenirs magnifiques...

PERRETTE.

LENDEMAIN DE GUERRE

Quelles vont être les conditions sociales au lendemain de cette guerre ?

Comment se régleront les questions de main-d'œuvre et de salaires ?

Comment s'établiront les rapports nécessaires entre le capital et le travail ?

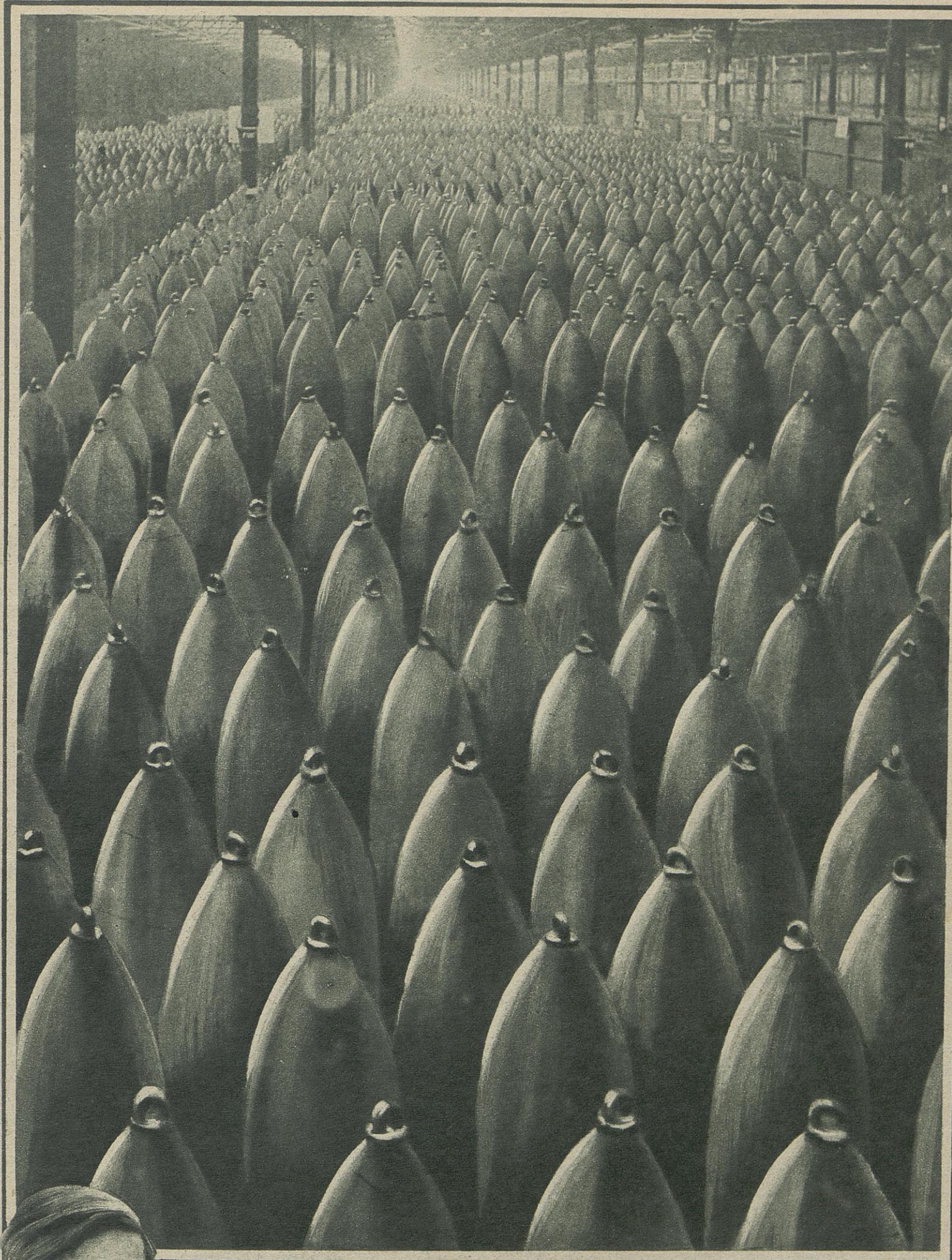
Ce sont là les grands problèmes qui vont se poser dans un avenir qu'on peut entrevoir maintenant comme très proche, les problèmes que soulève l'organisation nouvelle de la France de demain.

Il faut lire, au sujet de cette réalisation du robuste accord du capital et du travail, dont tout l'avenir de la France dépend, la brochure que fait paraître sous le titre : *Lendemain de Guerre*, M. Martial Varnoux.

Peut-être qu'après l'avoir lue, comprenant que leurs intérêts sont parallèles, ouvriers et patrons iront en paix, côte à côte, dans un monde où il fera plus doux de vivre. Ainsi, le passé aura compté ses heures mauvaises, la leçon du présent portera ses fruits et l'avenir sera tout entier de réalisations paisibles et fructueuses.

Le *Lendemain de Guerre*, brochure de 24 pages, expédiée franco contre timbre de 0 fr. 25 adressé à l'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

J'ai vu.



DE QUOI REpondre A LEUR BLUFF : LES ARGUMENTS D'ALBERT THOMAS

Les propositions de paix de Guillaume n'avaient qu'un but : énerver le front, endormir l'arrière. Le front a répondu comme on sait, à Verdun et ailleurs. Et voici la réponse de l'arrière : des obus, encore des obus et toujours plus d'obus. Le ministre des munitions veille ; les usines rendent

leur plein. C'est en vain que l'ennemi essaie de nous effrayer en faisant crier partout qu'il fabrique par jour un million d'obus. Nous en avons au moins autant à lui servir et nous avons en outre nos soldats, ces soldats dont il est contraint de reconnaître lui-même " la qualité supérieure ".

CASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

— Alors, qu'est-ce que tu fais ce soir, Ricou?

— Bé... t'usais... mon vieux...

— Va dîner chez Urbain. Je paye.

Non, non, je vous assure : en de pareils moments, Cassinou n'est pas un homme qui recherche la popularité, qui fait de son généreux pour qu'on le sache. D'abord, il n'y a personne à l'entendre ; et Coco-vaut-peu est trop fier dans son genre pour aller chanter sur les toits ce qu'il doit à Cassinou. Seulement, Coco-vaut-peu, que le destin n'a point gâté, en a presque

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre (n° 107). — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation : tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou, qui obtient d'être garde civique jusqu'au jour où il pourra s'engager. Le maire lui remet les armes nécessaires pour remplir ses délicates fonctions, et Cassinou va prendre sa première faction au pont de Coulombre. Il débute par un coup de maître en prenant dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhacq en bonne fortune. Cassinou ne peut pas supporter le ridicule de l'aventure, il résilie ses fonctions et rentre chez lui pour gagner l'Espagne toute proche. Muni de l'argent que lui laissa jadis son oncle, le héros du roman ferme sa maison et va d'abord embrasser sa mère. Puis, avant de gagner la frontière, il va se réconforter une dernière fois chez l'aubergiste Gourlagne. Il y rencontre un ami d'autrefois, Jean Hascal, dit Jean-le-Perdu, parti faire le cheminot en Espagne et qui rentre en France pour s'engager. La résolution de Jean-le-Perdu fait réfléchir Cassinou qui, revenant sur sa décision première, veut lui aussi, endosser la capote du fantassin. Le voici, enfin, enrôlé dans un régiment d'infanterie, à Combelux. Tout de suite, il devient populaire dans la petite ville et il s'est lui-même rapidement adapté à son nouveau milieu.



Le lendemain, dans la cour de la caserne, le commandant Salvage demandait, avec son air des mauvais jours : « On demande quarante-six hommes et deux sous-officiers... des volontaires? — Moi! » cria Cassinou.

les larmes aux yeux... Et Cassinou se hâte de prendre le large de peur de faire comme le « pitchoun »...

Voici le boulevard ; voici le bureau de tabac dont la gérante est veuve d'un fonctionnaire qui fut presque important durant sa vie...

« Cela va-t-il à votre désir, Madame Estébe? » demande Cassinou, tout en choisissant des cigares... Il choisit également les termes de son français... Et M^{me} Estébe pense : « Un garçon qui sait se tenir... et un bon client !... » C'est qu'elle n'est pas la seule à penser de la sorte. Du reste, sur la route que Cassinou s'est accoutumé à suivre de la caserne à son logis, du logis au boulevard, du boulevard à la « Place Principale », où sont les cafés les plus agréables et les mieux réputés du lieu... tout le monde pense ainsi, jusqu'à la marchande de journaux de la gare, une effroyable vieille fille, médisante comme un nid d'ajasses, qui a été conquise, et qui déclare hautement,

quand Cassinou vient lui acheter la *Petite Gironde* :

— Il n'est peut-être pas dans les mêmes idées politiques que moi, mais j'affirme que le bon Dieu peut le recevoir sans confession !

Il gagnait l'Esplanade, d'où la vue est immense et belle sur son pays natal ; là, il rageait un peu, une fois de plus, en pensant à Hont-Habi... Il souffrait aussi en pensant à Coulombre et à Marlylis... Après quoi, il se dirigeait vers le grand café, où siégeait à cette heure-là l'état-major : les simples trouffions entendaient par là les officiers de la place. Henri de Cabiracq, qui tenait décidément Cassinou pour un numéro peu ordinaire, lui assignait souvent une place à son côté ; cet officier de réserve était un peu le Cassinou de sa caste, brave et gueulard, nocœur et tendre : on reste parfois gentilhomme campagnard comme on devient muletier, par vocation...

— Qu'est-ce que vous en dites? faisait quelquefois Cassinou... Vous avez vu mes copains? Rien que de voir des galons dans un café, ça leur fiche la colique... Est-ce que j'ai peur de

vous et des autres, moi?... Fantique même, qui vient de me lâcher ! Ils disent : « Toi, ce n'est pas la même chose... » Monsieur Henri, il me semble pourtant que...

— Appelle-moi : Mon lieutenant et non pas Monsieur Henri... ou je te fous dedans, brute !... Qu'est-ce que je t'offre?

— C'est mon tour, Mons... mon lieutenant !...

— Soit... mais je t'invite à dîner... Bon sang ! on s'embête !...

Dis donc, quand est-ce qu'on fiche le camp, Cassinou?...

— Je suis venu m'engager pour vous suivre... Vous qui êtes dans les huiles, débrouillez-vous !

Le lieutenant de Cabiracq jetait parfois, dans ces moments-là, un regard vaguement inquiet sur son rustique interlocuteur :

— C'est que tu serais fichu de t'habituer à cette existence-là, toi !

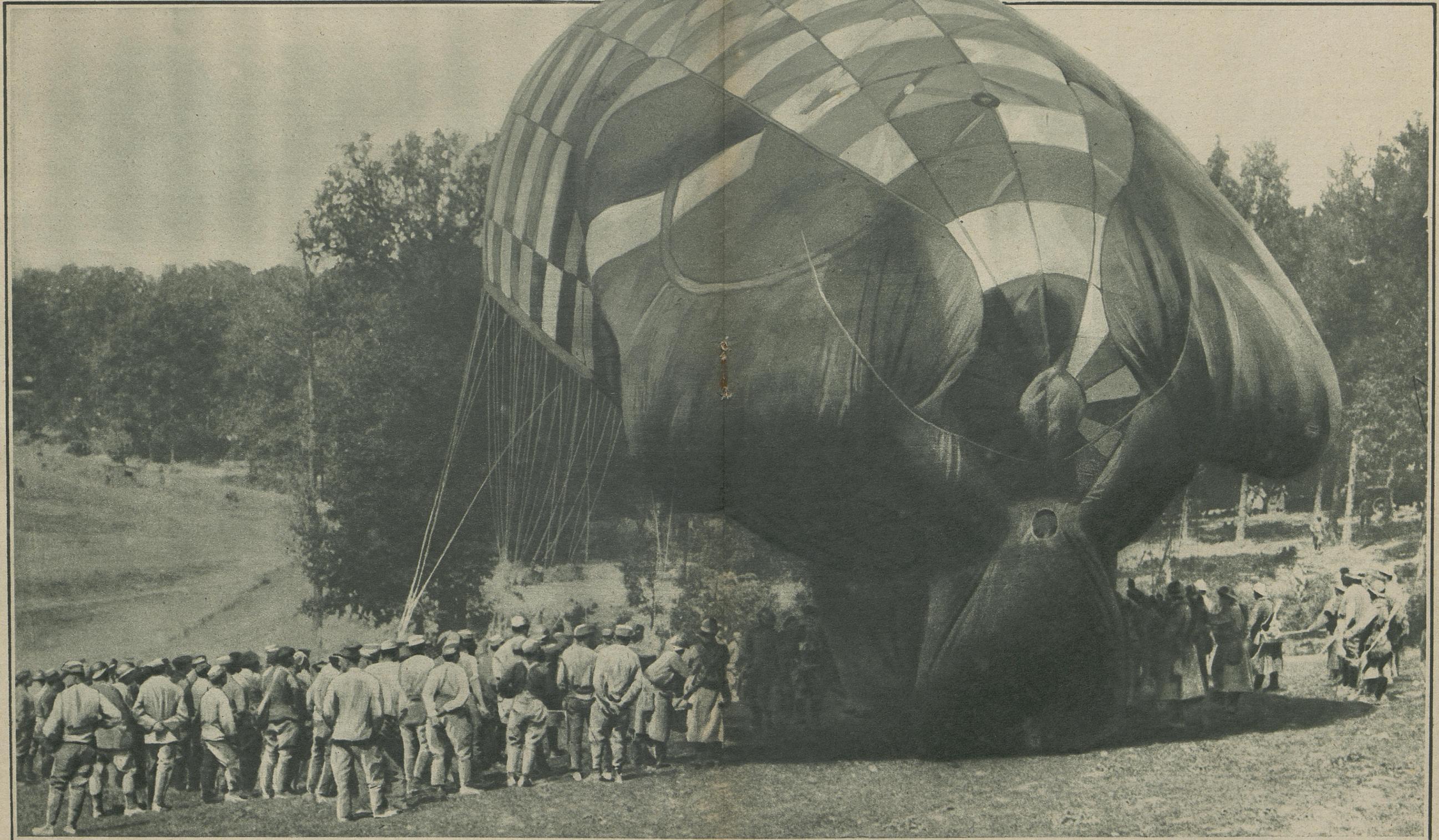


A LA GRENADE !

En attendant que les opérations prennent sur notre front la vigoureuse tournure tant attendue, nos soldats « s'occupent ». Par des coups de mains incessants, ils tiennent en haleine les tranchées adverses. Par-dessus les parapets volent un peu partout des grenades imprévues. Aussitôt qu'un rassemblement

ennemi a été observé, vite nos bombardiers font pleuvoir un déluge soudain de projectiles ! L'attaque que l'adversaire préparait en sourdine est brisée avant même qu'ils aient eu le temps de la déclencher. C'est ainsi que nous taquinons l'ennemi — avant de foncer sur lui définitivement et bientôt !

J'ai vu



LA SAUCISSE BLESSÉE

Accroupie sur son train de derrière, comme un crapaud qui rassemble ses forces pour sauter, la saucisse vient d'être ramenée vivement au sol qu'elle survolait à 1.000 mètres, il y a cinq minutes à peine. Un avion

ennemi, aux agnets dans un nuage, vient en effet de la mitrailler au canon : la nacelle seule a été endommagée, l'observateur légèrement blessé. Tout le camp est en rumeur. Voici le monstre vu de près. C'est un des

derniers modèles. Son arrière-train si spécial, avec ses oreillettes — vraies bajoues de monstre chinois, — lui assure une stabilité parfaite, même dans le grand vent qui, là-haut, balaie le ciel. La nacelle va être rem-

placée par les sapeurs accourus au signal et bientôt, avec un nouvel observateur, le captif français va regagner la nue, tandis qu'un groupe d'avions est déjà parti donner la chasse à son agresseur en fuite.

— Elle n'est pas désagréable.
Elle n'était pas désagréable, en effet, comme l'on peut dès à présent en juger... Cassinou avait même trouvé mieux que des copains et des relations à Combélux : une amie, ou, pour mieux dire — afin qu'on ne se méprenne pas sur le sens équivoque, hélas ! de ce beau mot, — une affection véritable, quelque chose comme un brin de famille... Il n'en avait guère eu jusque-là, de famille véritable, de famille qui lui plût, l'infortuné Cassinou !

M^{me} Beaudrille, dont la boutique étalait sa devanture sang-de-bœuf au meilleur endroit de la place principale, M^{me} Beaudrille était la bouchère la plus considérée de Combélux... Un jour — les communiqués officiels venaient d'annoncer la victoire de la Marne, — Cassinou entra chez elle, afin d'acheter quelque pièce somptueuse qui, cuisinée chez Pozelet (où tout un chacun pouvait porter son manger et son boire), rehausserait la popote jusqu'à la rendre digne, dans son genre, du glorieux événement... M^{me} Beaudrille regarda son client avec attention et lui demanda :

— Ne seriez-vous pas un Cassin, de Lourechayre ?

— Si fait, bien sûr, répondit Cassinou en français...

— Alors, embrasse-moi, *pitchoun* ! s'écria en patois de Lourechayre la bonne femme... Pauvre ! Il ne me reconnaît pas !... Je suis la belle-sœur de ta tante Léonie... Tu ne te rappelles pas ? J'étais à ta première communion... Puis je t'ai vu encore à la fête d'On-dres, il y a dans les cinq ans... Rappelle-toi mon mari... Ya-noumet ! Il était bien saoul ! Un bon commerçant, par exemple... N'est garde-voie... Il viendra en permission un de ces dimanches ; il sera bien content de te revoir... Hé ! dis donc, on peut s'embrasser devant le monde !... Regardez donc, vous autres, ce beau soldat-là, c'est tant vaut dire mon neveu !

Mais où l'enthousiasme de la brave bouchère pour Cassinou ne connut plus de bornes, ce fut quand elle apprit, à quelques jours de là, que le beau morceau de bœuf qu'il venait acheter presque quotidiennement était destiné à corser l'ordinaire du petit Ricou, dit Coco-vaut-peu, l'auxiliaire qui était si pauvre d'argent et de poitrine.

— Ça l'embête de nous savoir au moment de partir et de ne pas nous suivre, expliquait Cassinou ; alors, je tâche de lui enrichir le sang... Il pourra toujours venir nous rejoindre si ça lui chante, après quelques mois de ce traitement...

— Part à deux ! avait déclaré la bouchère...

Depuis lors, Cassinou n'obtenait de payer qu'un jour entre autres la bidoche de Coco-vaut-peu...

Et quelle belle fête, le dimanche où le garde-voie vint en permission ! M^{me} Beaudrille avait fait jurer à Cassinou d'amener dîner une ribambelle d'amis ; Cassinou, après mûre réflexion, avait établi une liste qui lui semblait à la fois honorable, discrète et décente : Fantique, Coco-vaut-peu et le lieutenant comte Henri de Cabiracq. Je vous prie de croire que ce dernier ne se fit pas tirer l'oreille et qu'il y alla, comme les autres, de sa chanson au dessert, après un festin pantagruélique. Ah ! les bonnes chansons, où chacun reprenait en chœur au refrain, les toujours jeunes et saines chansons patoises, douces aux gosiers au point de faire monter les larmes du cœur aux yeux !... Tour à tour,

de l'arrière-boutique somptueusement illuminée s'envolèrent *Bet ceû de Pau, Aquères mountines, Quoant bin lou bèn, La Maysoun blanque*, disséminant avec elles, au-dessus de la petite ville, une fougue, une mélancolie ou un parfum de vent marin dans la forêt ! Tant et si bien que des voisins se fâchèrent... Du côté de la maison du notaire, une voix hargneuse s'éleva :

— Si ce n'est pas une honte de s'amuser de la sorte quand la patrie est en deuil !

C'est alors qu'il eût fallu voir et entendre le lieutenant de Cabiracq qui, s'étant précipité à la croisée, criait :

— Des chansons comme ça, vous n'y devinez donc pas dedans le meilleur de la patrie, tas de pedzouilles ?



Mama (et ici Cassinou, en dépit de son horreur des explications, fit asseoir sa mère sur un banc du boulevard et s'installa auprès d'elle), mama...

Il dut d'ailleurs, à quelques secondes de là, retenir à bras-le-corps Cassinou et le garde-voie qui ne parlaient de rien moins que d'assommer le notaire et de voir un peu la couleur de ses tripes !

Si mes souvenirs classiques sont exacts, c'est à l'âge d'or qu'Hésiode attribue la moindre durée parmi les âges divers qui se sont succédés en ce monde... L'âge d'or de Cassinou à Combélux était révolu ; il avait mangé son pain blanc le premier, comme tant d'autres ! Cela commença par une pauvre petite histoire de rien du tout : un matin, au retour d'une marche, Cassinou bagueaudait dans la cour de la caserne en compagnie de quelques loustics de son espèce... Tout à coup, nos gens se poussèrent du coude et se dirigèrent, gonflés d'une joie silencieuse, vers un coin du quartier où retentissaient de martiales et terribles vociférations...

— Encore des toriaux qui viennent d'arriver. Faut pas manquer ça... Oh ! là ! là ! qu'est-ce qu'il leur passe, le commandant, qu'est-ce qu'il leur passe !

La scène était connue, fréquente, mais Cassinou et C^o ne se lassaient pas d'y assister discrètement. Quand une nouvelle fournée de pépères arrivait, le commandant de la place, le père Salvage, tenait à les passer en revue

aussitôt qu'habillés. Ce qu'était ledit habillement, on le devine : les hommes avaient touché cette fois-là, comme d'habitude, des galoches, d'inénarrables capotes pissuses et d'apocalyptiques képis dont on ne pouvait dire s'ils avaient été rouges, ou s'ils tentaient déjà, devant la mode, d'affecter une nuance bleu azur.

Le commandant Salvage inspirait d'ailleurs beaucoup plus l'envie de rire que celle de trembler ; c'était une très digne vieille culotte qui avait délaissé diverses occupations champêtres pour reprendre du service depuis la guerre ; sa conception de la vie militaire semblait calquée sur celle même du colonel Ronchonot. Avec cela, un cœur d'or et un estomac accoutumé aux liqueurs fortes... Il était énorme, ventripotent, semblait rouler plutôt que marcher ; de son visage, au-dessous d'un képi en bataille, on ne voyait guère que deux minuscules yeux couleur de café brûlé et un pif gentiment rond et rouge ; le reste, menton, joues et front, était comme submergé, dévoré par une végétation étrangement abondante de barbe, de moustache, et de sourcils...

La dégaîne des territoriaux avait le don de le jeter dans des accès de rage terribles.

Trop juste pour leur en vouloir, il ne pouvait néanmoins s'empêcher d'exhaler sa fureur en leur présence... Ce matin-là, il faut bien l'avouer, les malheureux pépères étaient plus burlesquement accourtrés que jamais, et la voix du commandant Salvage retentissait avec un bruit de tonnerre :

— Est-ce qu'on se paie ma tête ? Non, mais, capitaine... Voyez-moi un peu ces gueules !... Toi, le grand maigre, dis donc, est-ce que c'est pour la bouffer ou la mettre dans tes sabots que le gouvernement te paie de la paille ? Regardez-le ! Il en a plein sa barbe... Va contre le mur !... Et toi, l'ahuri, cette capote... Si je te collais quatre jours pour t'apprendre que le tailleur s'est foutu de toi ?... Au mur !... Et celui-ci... et celui là ! Au mur... On va voir ça !

J'en ai assez... Au mur !...

Ce fut sans doute pour réfléchir en paix à la décision qu'il convenait de prendre que le commandant s'en fut, là-dessus, faire résonner sa voix dans un autre coin de la cour. Quand il repassa par là, les lamentables pépères étaient encore contre le mur, s'entre-regardant avec des mines de chiens battus, accablés d'ennui, rouges d'inquiétude... A quelques pas de là, Cassinou et ses compères se tordaient, raillant cruellement les martyrs et leur lançant les plaisanteries d'usage : « Et ta bourgeoise ? Qu'est-ce qu'elle fait pendant ce temps ?... » On encore : « Si tu as encore des petits, et qu'ils te ressemblent, faudra m'en garder... » Le commandant considéra ces hommes avec stupéfaction :

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.

J'ai vu consacre 100000 francs par an à l'achat de photographies et paie sans retard tous les documents intéressants qu'on lui envoie.

Adresser toutes les communications (épreuves ou clichés) à la rédaction de *J'ai vu*, 30, rue de Provence.



La Bataille à coups de boules de neige.



La corvée de la neige conduite par une femme : (Au-dessus et à gauche) scènes de patinage.



SCÈNES DE FÉVRIER 1917. LA TEMPÉRATURE DESCEND A 10° AU-DESSOUS DE ZÉRO : LE MORAL EST SOLIDE

Partout en France les froids des derniers jours de janvier et de la première semaine de février ont rappelé ceux de l'Année Terrible. A l'heure où nous mettons sous presse, les canaux sont gelés et la Seine charrie. Bien que la crise du charbon et la cherté de la vie ajoutent encore

aux rigueurs de la température, le moral reste bon et l'âme demeure sereine. On sent que la Victoire est au bout, qu'elle ne sera pas longue à venir et l'on prend gaiement son parti de tout, témoins ces documents qui témoignent de la bonne humeur inaltérable de la race.

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾



Le surlendemain, je lus dans un journal local...

Le paysage était d'une grande beauté. Le lac, à peine frissonnant, reflétait la lumière lunaire en longues trames d'argent, quelquefois un nuage assombrissait le ciel et l'onde. J'avais changé de fauteuil et je m'étais, de nouveau, confortablement installé.

— Je vous écoute.
Et elle parla...

CETTE NUIT OU JE FUS RÉVEILLÉ...

— Lorsque je vous vis arriver au Weimar Hotel, me dit-elle je ne vous connaissais point; j'ignorais tout de vous; j'appris rapidement que vous étiez journaliste et que vous veniez voir Herr Schwartz. Pourquoi? C'est ce que je résolus d'apprendre. Je ne vous cacherai pas que votre arrivée me parut d'abord suspecte. Que veniez vous faire? Quelle était la nature de vos relations avec Herr Schwartz, voilà ce que je devais savoir.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de cette relation que nous avons commencée dans notre numéro du 25 novembre (N° 106). Au mois de septembre 1913, le journaliste français, auteur de ce récit, a été envoyé aux manœuvres du sud-ouest avec, pour collaborateur technique, un général en retraite, écrivain militaire distingué et dont les avis sont autorité. Pendant les manœuvres, ils lient connaissance avec un pseudo-journaliste bulgare, Aren Wandreck, qui suit aussi les opérations militaires, et dont l'attitude leur parait étrange... Dès son retour à Paris, le général reçoit d'une source suspecte une proposition de collaboration à une revue internationale d'études techniques militaires. Il fait un piège, et son jeune ami, mis au courant, se décide à se rendre à sa place au Weimar Palace à Cologne où le directeur de la revue, Edouard Schwartz, l'a convoqué.

À Cologne, le journaliste est vite fixé. Comme il le prévoyait, il est tombé dans un nid d'espions, et se donne la joie fort imprudente — il est en pays ennemi — de les démasquer. Aussi est-il l'objet de machinations diaboliques de la part de la bande qui va le faire arrêter sous prétexte de vols de documents, lorsqu'une femme, une soubrette de l'hôtel, le sauve mystérieusement.

Six mois passent. La guerre éclate, l'auteur du récit, le jeune journaliste, l'ami du général, se rend en mission en Suisse. Il descend dans un hôtel où il retrouve, en femme du monde, avec Aren Wandreck et Herr Schwartz la soubrette du Weimar Hotel : elle lui donne le mot de l'énigme.

Je fus tenue au courant de vos démarches et de vos sorties par Julius, ce grand valet roux que vous malmenâtes. C'est ainsi que j'appris que vous ne vous étiez pas « entendu » avec Schwartz et que celui-ci avait résolu de vous perdre; j'appris aussi de la bouche de Julius qui ne me cachait pas grand chose (mon premier soin dans la place avait été de capter sa confiance) qu'il placerait dans votre valise, la veille de votre départ, deux documents très importants. Ayant rapidement reconnu votre bonne foi, j'avais résolu de vous sauver. Ces deux documents, je décidai de m'en emparer. Le malheur voulut que ce soir là vous rentriez vous coucher fort tôt et que je n'eus pas le temps de me saisir des pièces avant votre retour et sans que Julius l'ait remarqué. Je décidai donc d'agir dans la nuit. Il faut que vous compreniez bien ma situation. Un agent secret ne doit jamais se révéler à qui que ce soit. Je ne vous connaissais pas autrement; je devais vous sauver sans vous le dire et mettre la main sur les documents du même coup. Que faire? Entrer chez vous pendant la nuit tandis que vous dormiriez et y faire ma besogne. Ni vu ni connu. C'est l'enfance de l'art. Un maillot noir. On marche sur la pointe des pieds. Je connaissais votre chambre comme la mienne sachant jusqu'à celles des planches du parquet qui craquaient. Votre serrure avait été huilée par votre servante. A une heure du matin je me glissai dans l'escalier, puis dans le couloir et j'arrivai jusque devant votre porte. Je collai mon oreille contre le bois et j'écoutai. J'entendais votre souffle régulier. Il n'y avait plus qu'à entrer. Ma pince, je prenais ma pince... une gentille pince toute nickelée... comme une pince de dentiste et la glissai dans votre serrure. Vous y aviez laissé votre clef, je m'y attendais. Alors la tache n'en serait que plus facile. Je serrai l'extrémité de la clef, je tournai doucement lorsque... ah, quand j'y pense, vous m'avez fait peur... lorsqu'un bruit de métal, tombant sur de la faïence retentit... Vous étiez paré. L'imbécile, murmurai-je... ah l'imbécile. Il a pris ces précautions pour se perdre. Mais déjà je filais comme une souris à travers le couloir solitaire... J'étais parvenue à l'escalier de service et dans ma chambre avant que vous n'ayiez ouvert votre porte... Mais cela ne faisait pas mon affaire. Je ne vous avais pas mis hors de cause et je n'avais pas mes deux documents. Je résolus néanmoins de vous sauver malgré vous le lendemain matin. Mais Julius ne quittait plus votre chambre des yeux. Il faut payer d'audace » pensai-je et c'est alors que j'ai recouru au « coup du pyramidon », que je me suis présentée à vous le cachet à la main en vous disant à mi-voix... « Regardez dedans lisez vite... vous allez être arrêté ». Il était temps. Dix minutes plus tard vous étiez bon comme on dit dans notre argot... »

Ainsi, j'avais tout le secret du mystère. Je regardais autant de stupéfaction que d'admiration la jeune femme qui venait de me le dévoiler. La soubrette de naguère, femme élégante ce soir, demain que serait-elle que ferait-elle?

— Je vous remercie et je vous admire, lui dis-je.

— Ah ne m'admirez pas trop, me répondit-elle. Je ne fais que servir selon mes moyens, mon pays que j'aime vous le

voyez. J'ai toujours pensé qu'une femme intelligente et jolie pouvait être bien utile non seulement à elle-même, mais dans une mission comme celle que je remplis depuis sept ans. Ce qu'il faut admirer voyez-vous, ce n'est ni cette intelligence (qui n'est pas supérieure), ni cet esprit de décision ni par instant ce courage que je sais avoir lorsqu'il le faut; non, ce qu'il faut admirer c'est ma résignation, c'est cette solitude dans laquelle je suis condamnée à vivre. Je ne dois me confier à qui que ce soit, ni aimer qui que ce soit... Je suis condamnée à devenir une vieille fille et mes seuls souvenirs seront de l'ordre de ceux que je viens de vous conter; mais peut-être en valent-ils d'autres?

Puis après quelques moments de mélancolique silence.

— Les événements ont deux fois voulu que je me révèle... Les deux fois ce fut à vous... Je compte sur la discrétion que vous m'avez promise. Pour le reste si vous avez soif de vengeance apprenez ceci (et elle baissa la voix) : Demain matin, la police suisse arrêtera dans cet hôtel Herr Schwartz, le pseudo Aren Vandreck le portier et le secrétaire de l'hôtel, tous quatre agents de l'espionnage allemand. C'est moi qui les ai démasqués, une fois encore. C'est l'épilogue de votre aventure sinon de la mienne. Ils seront jugés et condamnés. Un an de prison sans doute. C'est peu. Mais que voulez-vous, ce n'est pas moi qui les distribue; je serais plus généreuse... C'est déjà beau d'être débarrassé d'eux; car une fois démasqués, si la guerre dure encore lorsqu'ils quitteront les prisons d'Helvétie ils devront retourner en Allemagne par le plus court chemin... or demain quand le soleil se lèvera sur ces montagnes blanches de neige ce sera la fin de leur liberté et de leurs intrigues... Et je passerai à d'autres aventures... »

Un sentiment d'amitié vive m'avait rempli le cœur durant tout ce récit. Je regardais cette charmante jeune femme vouée à cette carrière singulière, aussi impérieuse qu'une religion. Son visage avait une beauté attachante et j'en ressentis l'attrait.

— Me permettez vous de vous revoir, Madame.

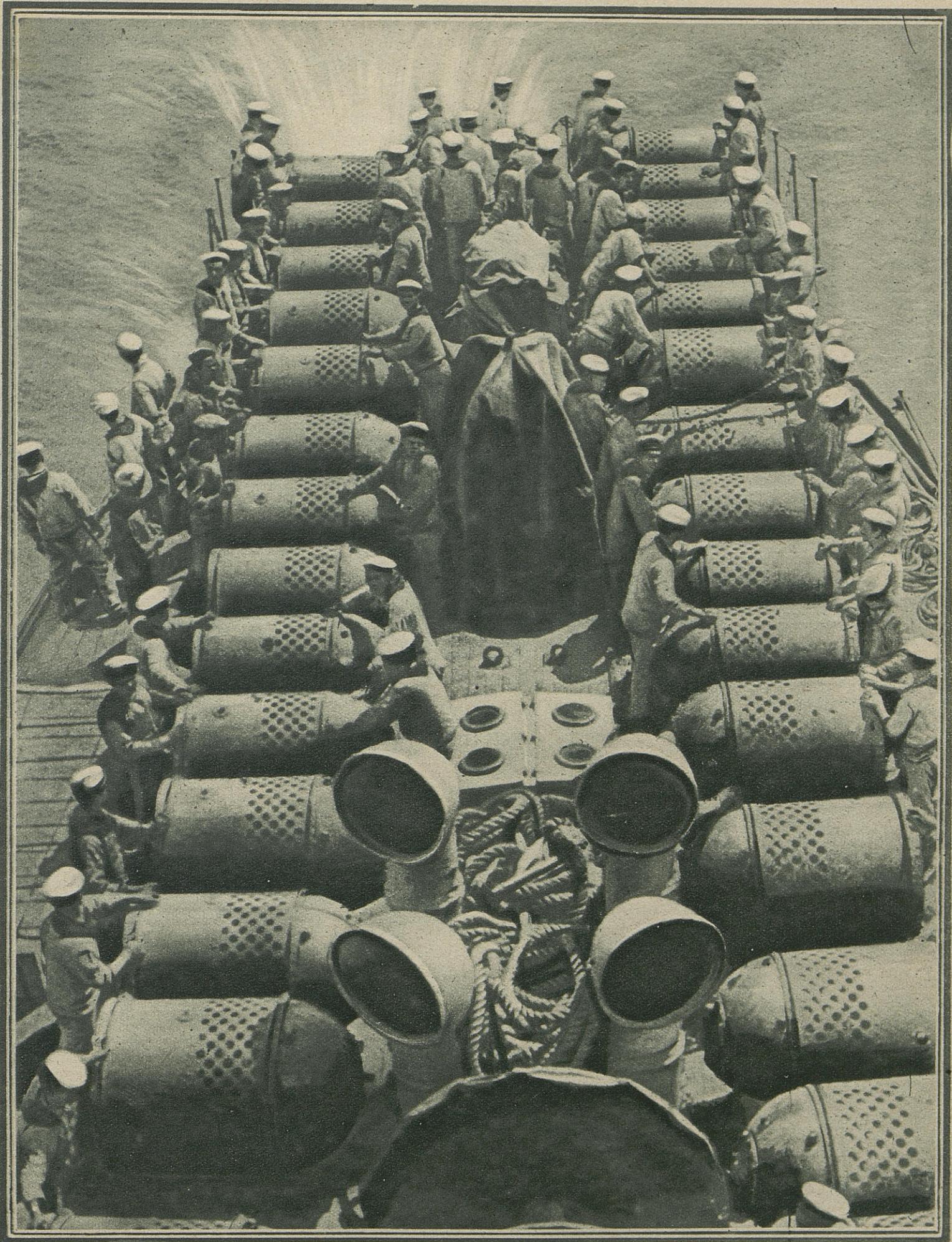
— Non point, vous savez ce que vous m'avez promis. Adieu. Et déjà elle m'avait tendu la main Je la serrai avec émotion. Puis je quittai ma mystérieuse amie. Le surlendemain je lus dans un journal local :

« — La police suisse a arrêté hier matin au grand hôtel de B... à... quatre étrangers appartenant à un pays en guerre et qui se livraient depuis le commencement de la guerre à des actes d'espionnage caractérisés. Ces inculpés passeront en justice. »

Cela tenait à peine cinq lignes du journal. Cinq lignes qui me donnèrent une satisfaction où entraient un peu d'émotion... Quant à ma protectrice je ne l'ai plus revue, soit qu'elle m'ait évité soit que je ne l'ai point reconnue, soit qu'elle fut partie vers d'autres lieux, amazone, intrépide et mystérieuse.

FIN





SUR LE PONT D'UN MOUILLEUR DE MINES ITALIEN DEVANT POLA

Ce pittoresque document a été pris par l'observateur d'un hydravion qui survolait le bâtiment pour parer à une attaque des sous-marins ennemis, toujours possible. Les mines dont les matelots italiens vont ensemercer la mer sont rangées au bord du bateau.

On sait le terrible ravage qu'elles font, soit qu'à la dérive elles flottent librement au gré des vagues, soit qu'abandonnées elles demeurent à poste fixe. Tout bâtiment qui les heurte est perdu. Certaines renferment plus de 1000 kilogrammes d'explosifs.

EN MARGE DE LA GUERRE

Les femmes mobilisées : une facteuse de gare.

LA SEINE **CHARRIE**

M. Doumergue envoyé à Péetrograd.

G^{al} de Castelnau envoyé à Péetrograd.

Un nouvel as. L' Gastin.

Védrines (x), le héros populaire, venant d'inspecter son appareil sur le terrain d'atterrissage.

Au milieu : Le général Guillemin, le nouveau chef du service de l'aviation militaire, avec ses officiers d'état-major.

Le g^{al} Grossetti.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 24 au 30 Janvier.

MERCREDI 24. — Combat naval anglo-allemand dans la mer du Nord : plusieurs contre-torpilleurs ennemis coulés.

JEUDI 25. — Une escadrille anglaise bombarde avec succès les hauts-fourneaux de Burbach.

VENDREDI 26. — A l'Académie française, M. Henri de Régnier reçoit M. de la Gorce.

SAMEDI 27. — Les Allemands recommencent une grosse attaque contre la cote 304, et n'obtiennent qu'un petit succès.

DIMANCHE 28. — Guynemer descend son 30^e avion.

— Attentat manqué en Espagne contre le train royal.

LUNDI 29. — Une usine d'explosifs sautée à Massy-Palaiseau. Peu de victimes.

MARDI. — En Bukovine, les Russo-Roumains font plus de 1 000 prisonniers.

— La cérémonie grecque des « réparations » à l'Entente s'est déroulée dans le calme.

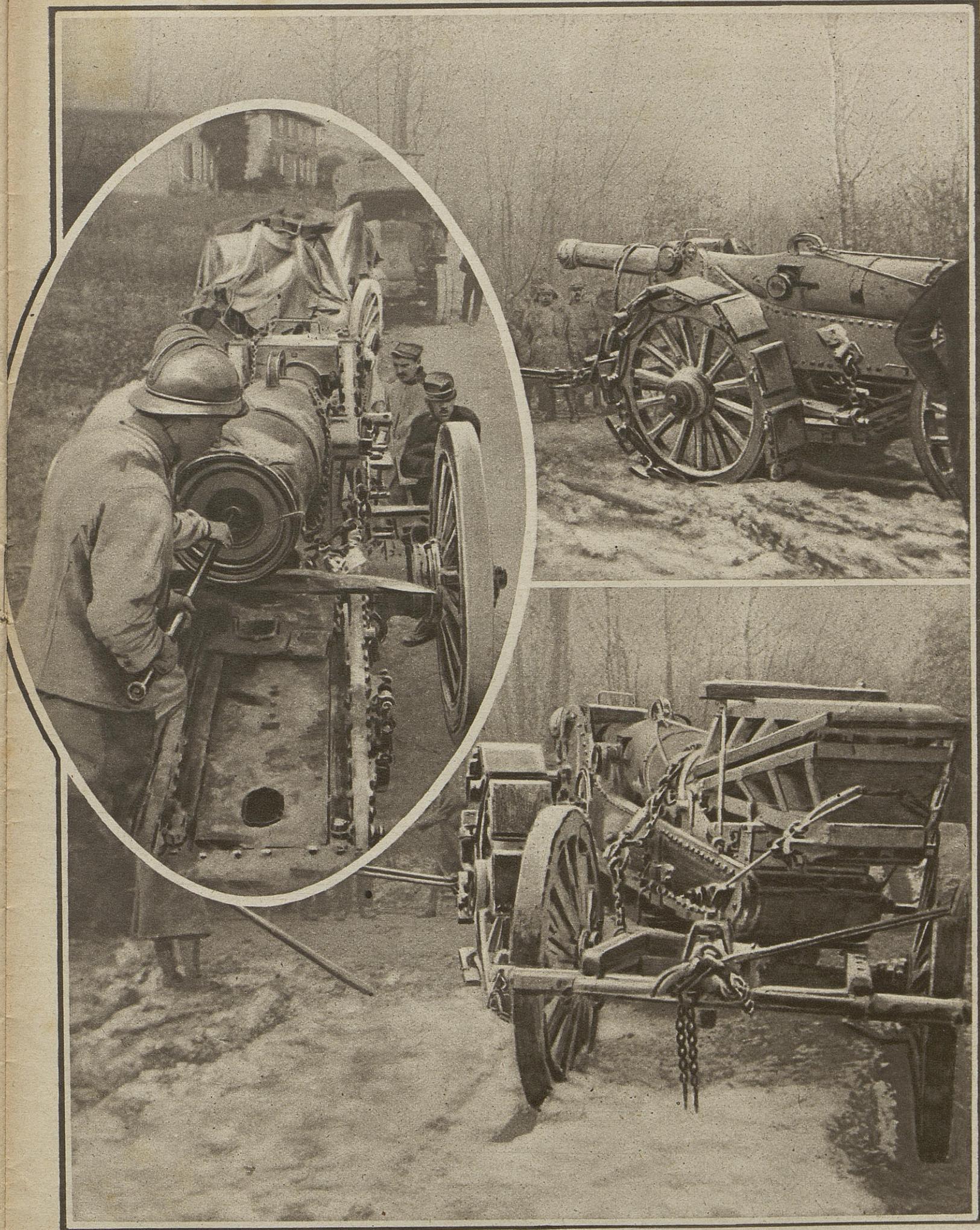
Dans les Vosges : les chiens sanitaires attelés au traîneau partent à la recherche des blessés.

Le départ d'une attaque de nos tranchées de la Somme sous le feu de l'ennemi.

Le ravitaillement des mitrailleuses sur la ligne de feu.

Le Zappéion où les troupes grecques défilèrent, le 29 janvier, devant les chefs des forces alliées en amende honorable des « vèpres athéniennes ».

La remise des décorations aux héros de Douaumont dans la cour d'honneur des Invalides.



LES ARTILLEURS PRÉFÈRENT LA GLACE A LA BOUE

On sait que la pluie, l'interminable, l'abominable pluie a plusieurs fois arrêté nos offensives. Témoins celles de Champagne et de la Somme, où l'artillerie lourde, enlisée dans le terrain gluant, ne put se déplacer assez vite pour suivre la progression de l'infanterie. On voit ici, pris dans la Somme,

les tracteurs attelés aux canons qu'ils peuvent à peine déraciner. Aussi les artilleurs, quelles que soient les souffrances qu'il leur cause, préfèrent-ils le froid sec, même lorsqu'il gèle à pierre fendre, à la pluie et à la boue qui démoralisent et paralysent.... Les canons peuvent au moins rouler sur le sol durci....



La première messe dans les ruines du fort de Vaux reconquis